

ADA

Adalgisa Balbina Maria Rosa Querubina Javier y Herrero de Palma Major de Lucca y Consuelis Torrer n'aimait pas dire son nom. Elle n'aimait pas davantage qu'on le dise à sa place, ce qui, pour une artiste de sa dimension, ne facilitait rien. À la fin des spectacles, à l'heure où l'on présente musiciens, chanteurs, chanteuses, danseurs et danseuses, dont Ada, elle ne pouvait cependant y couper. Cela lui semblait tellement éloigné de la musique, de ce qu'était la musique, de ce que la musique devait être au-delà de ses interprètes. Ada (qu'elle me pardonne de l'appeler ici) pensait que la musique transformait les musiciens en quelque chose de beau. Les musiciens, chanteurs, danseurs devenaient le meilleur d'eux-mêmes grâce à la musique. La

musique transformait aussi les spectateurs, les mélomanes, qui partaient loin, dans le ciel de leurs souvenirs ou dans la nuit de leur oubli, mais partaient. Sans elle, quel voyage ? Miguel Fernandez de Hoyos, qui a souvent joué avec elle dans la salle jaune du café Santa Luisa tenu par la blonde et sèche Salma à Cuevas del Becerro, et qui jouait encore avec elle le dernier soir, a dit plus tard à mon père qu'Ada respectait les compositeurs plus encore que les musiciens et bien plus que le public, mais que même les compositeurs n'étaient à ses yeux que les véhicules imparfaits d'intuitions supérieures. Pour Ada, la musique était supérieure à l'être humain, elle était la preuve de quelque chose de plus grand, quelque chose d'autre.

Je revois mon père il y a des années raconter qu'Ada n'aimait pas les applaudissements. Il expliquait alors que pour la danseuse, ces marques d'affection s'adressaient trop à l'artiste et pas assez à la musique. Le meilleur concert serait celui où d'une note unique naîtrait une émotion, effluve aspirant l'âme vers une

poésie insaisissable, comme une goutte d'eau révèle sur le buvard les figures invisibles déjà tissées dans la trame. Aux spectateurs de l'accueillir dans un silence nécessaire. Seul le silence sait témoigner de la puissance de la beauté, dirait Ada. Le silence, et la chaleur verticale qui inonde le ventre de celui qui reçoit la beauté. C'est peut-être aussi pour cela, quand j'y repense, qu'Ada prétendait ne jamais vouloir conquérir le monde au-delà du café jaune. Qu'apporteraient de plus les bravos d'ailleurs à celle qui ne les entend pas ? Le village était sa planète, son cosmos. La musique et la danse l'y avait trouvée, elle était reconnaissante, elle ne souhaitait pas remettre en question la chance d'être à sa place.

J'ai connu Ada, paraît-il, et une seule fois. J'étais trop jeune pour comprendre, même pour m'en souvenir. Mon père m'avait entraîné au café Santa Luisa l'un de ces soirs où il était question d'être entre hommes. Par la suite j'aurais de nombreux souvenirs de moments privilégiés avec mon père. Mais de cette soirée

je ne garde qu'une réminiscence un peu âcre, sûrement à cause du mauvais tabac que fumaient les spectateurs ; que fumait mon père. J'ai aussi en mémoire une lueur fade sur des murs couleur de citron mûr, image probablement héritée des photographies d'époque que j'ai souvent regardées, plus tard, et aux sensations fréquentes que me laissent les heures passées jeune adulte dans l'enceinte du café. Quant à Ada, je conserve de ce concert l'impression diffuse d'une silhouette floue, flottante dans une longue robe noire, ses mouvements s'achevant dans une fumée épaisse et vivante, des éclairs de chair et d'or jaillissant dans la pénombre blonde. La musique me transporte encore, mais j'ai tant écouté le flamenco de Miguel Fernandez de Hoyos que je confonds sûrement. Ai-je associé Ada aux jeunes femmes que je tentais de séduire, à cette époque, au café jaune ? Ai-je cherché à combler une vacuité, un souvenir en creux, celui d'une soirée avec Ada dont je me souviens surtout parce qu'on me l'a tant décrite ? J'étais bien trop jeune, et Ada disparut

bien trop tôt. Les murs du café n'ont jamais porté ni photo ni affiche des concerts où elle avait dansé. Respect de sa farouche volonté de n'être pas nommée, fut-ce par l'image, ou l'impossible collage du moindre papier sur une cloison crasseuse. Chez Salma, ce sont les instants morts qu'on épingle aux murs, comme des papillons. Ada absente, elle n'était cependant morte pour personne. Elle allait revenir à tout instant.

Quand je compare cet unique souvenir aux rares images qu'elle a laissées, je me rends compte de ce que les yeux d'un gamin voient qu'un homme ignore. Flamme de velours sombre, animal asexué, l'Ada de mon enfance marqua ma cornée comme elle me terrorisa un peu. En entendant si souvent mon père raconter à ma mère, mes sœurs ou les cousins de passage notre soirée avec Ada, se dessina en moi une mythologie qui vaudrait tous les souvenirs. Si j'avais été peu attentif au spectacle au moment même de son déroulement, je l'avais pourtant vécu, j'avais été là. Et comme

pour essayer de me convaincre que j'avais bien ressenti quelque chose de dense, je modelais comme un argile les émotions épaisses racontées par mon père. Il ne me fallut pas beaucoup de temps pour m'imaginer à mon tour narrateur de la danse tendue d'Ada, de ce parfum d'interdit qu'elle dispensait, contre lequel on ne peut rien. Nourri des grands gestes paternels je traçais ceux de la danseuse, des volutes qu'elle n'envoyait qu'à moi et qui portaient vers moi ses fragrances pointues. Je me découvrais dans un souvenir jamais vécu, picoté de mille atomes parfumés, tentant d'abord, en bloquant ma respiration, de ne pas inhaler ces sensations inconnues et non autorisées. Qu'aurait dit mon père s'il s'était jamais aperçu de l'échange secret entre Ada et moi, de l'absorption de son âme contre laquelle j'avais lutté, et de la force avec laquelle la danseuse avait balayé ma résistance ? Je me vis craquant, fondant, et je la vis, elle, finissant par gagner et m'envahir. Je me souviens encore avoir visualisé le chemin parcouru par une poudre vivante et ambrée

de mes narines vers ma gorge, mes poumons, mon ventre, et plus bas découvert le plaisir de m'être laissé investir. Vers la danseuse manquée un soir où l'important n'était pas elle, mais mon père et sa grâce faite à un enfant de partager un moment entre hommes, je levai bientôt des yeux neufs, sanctifiant dans mon panthéon d'enfant à côté de mon père et sournoisement proche de lui, plus proche encore que ma mère, une impériale prêtresse païenne, déesse inaccessible, légende insaisissable et bouleversante. Je sais aujourd'hui que ce gamin-là ne comprenait rien encore de ce qui s'était joué, et par chance, comme pour tant de leçons qui échapperaient à son intelligence, il oublia plutôt vite. Ce silence fit mûrir en secret les fruits d'une virile identité.

Mon père vit beaucoup d'autres belles choses, et ses récits portèrent loin l'imaginaire des visiteurs. Bientôt il ne fut plus question d'Ada. Le café jaune de Salma connut d'autres gloires, qui illuminèrent nos soirs et imprimèrent nos souvenirs.

À l'âge qu'il faut je partis courir le monde et les femmes, ce qui est la même chose. L'Europe de l'ouest, les deux Amériques, l'Afrique noire puis du Nord où je retrouvais une partie de mes repères et où je me sentis à la fois chez moi et étranger. Puis certains pays de l'est, la Scandinavie, et enfin l'Espagne du nord où semble finir ma route. J'ai connu quelques épouses, certaines furent même les miennes, certaines étaient des artistes, d'autres pas, la plupart brunes mais je ne veux établir aucune règle. Est-ce avec celles qui me rappelaient trop mon enfance que j'ai le plus souffert ? Sont-ce à celles qui m'ouvraient de nouvelles voies que j'ai fait le plus de mal ? Ce qui est sûr, c'est que jamais je n'ai pensé à Ada.

J'ai dit que je ne l'avais rencontrée qu'une seule fois. Ça n'est pas vrai. Lors d'un voyage en Suède où j'avais suivi une championne de surf extrême avec laquelle j'étais prêt à tout tenter faute d'amour et dont j'ai oublié le nom, j'ai un jour erré dans une ville impronon-

çable. Les fjords sont davantage propices à l'ennui qu'au surf et les surfeuses ne sont compagnes que des vagues, c'est l'ennui. La rupture avec ma surfeuse fut tôt consommée, elle ne m'avait laissé que le goût du départ. J'aimais plutôt ce goût-là. Sac au dos, je m'étais laissé porté vers l'extérieur de la ville. Le ciel, feuilleté de hauts nuages effilés, était clair et immense. Au sommet d'une petite côte, un cimetière. Dans le cimetière une longue plainte. Une mélodie que je connaissais. Un air de chez moi. Je me suis approché prudemment, je ne voulais pas troubler ce dernier hommage, mais moi-même troublé il me fallait en avoir le cœur net. Autour d'une terre fraîchement tournée, une poignée d'hommes et de femmes se recueillaient immobiles. Une femme chantait. Je fus soudain saisi dans un vortex étrange où, à des milliers de kilomètres de ma ville natale, séparé d'elle par des milliers de jours, enfant des terres noires perdu dans un pays blanc, j'assistais à un chant que mon père, ça me revenait à présent vif comme une piqûre de guêpe, un chant

que mon père fredonnait souvent. Ce chant, je l'identifiais parfaitement, était son préféré parmi les chansons d'Ada. Ada ! Ici, en Suède, maintenant, me souvenir d'Ada. Le chant était définitif et poignant. Entre le désespoir et la résignation, cette mélodie douce-amère.

Je m'approchai. La chanteuse sous son voile de dentelle ressemblait s'il le fallait à ces veuves que j'avais croisées gamin, parfois, sur les routes pierreuses qui revenaient du chagrin vers Cuevas del Becerro. Toutes ces coïncidences, eut-il été possible que cette femme fut espagnole ? Ses compagnons aussi ? Quand elle eut terminé je m'approchai en silence. Ne flottait plus dans l'air que le bruissement frais du vent dans un saule. Ils me virent. Certains me sourirent poliment. Ils passèrent devant moi sans mot dire. Je devinais sous les coiffes et les voiles des peaux fraîches, des yeux bleus sous les dernières larmes, des cheveux blonds. La chanteuse concluait la marche. Je cherchais en elle, sous les ombres funestes, les longs cils noirs, le regard fier et le dessin sévère de la

bouche qu'ont les femmes de mon pays. Mais chez la chanteuse blonde, grande, fine, rien ne me rappelait Cuevas del Becerro. Dans un grognement éteint par l'émotion je l'interpellai enfin.

— Excusez-moi, Madame, je... connais votre chant. Il vient de chez moi.

Elle me dévisagea un instant.

— Je viens d'un tout petit village du sud de l'Espagne, et je connais ce chant grâce à celle que j'ai si souvent entendue l'interpréter. Ada. Mais son vrai nom est Adalgisa Balbina Maria Ro...

— Ah !

Elle ne retint pas un sourire fin et brillant comme une première lune.

— Jeune homme vous parlez en fait d'Adelaïde Rij, le véritable nom d'Ada. Elle est née ici, et c'est ici qu'elle a voulu revenir pour s'éteindre enfin.

Je me retournai vers la tombe. Sur la stèle, un portrait en faïence de la danseuse souriait tristement.

— C'est elle, conclut la chanteuse, que nous pleurons aujourd'hui.

